



## Grande traversée

Comment la littérature peut-elle rendre compte de la condition de SDF sans verser dans le pathos ? Trois livres y réussissent en jouant de la proximité, de l'empathie ou, au contraire, de la haine

# Apprentissages de la déchéance

FLORENCE BOUCHY

**P**arler des pauvres quand on ne l'est pas, se mettre dans la peau d'un SDF pour les besoins d'un roman, mais écrire bien au chaud, confortablement installé à son bureau : représenter littérairement les vagabonds et les nécessiteux pose à l'écrivain un tant soit peu exigeant des problèmes d'ordre éthique qui déterminent ses choix esthétiques. Comment parler de la misère sans verser dans un misérabilisme où ne se trahirait que la condescendance de l'écrivain heureusement épargné par ces souffrances ? Comment, à l'inverse, éviter de faire des figures de la pauvreté le simple prétexte à des évocations pittoresques, en héroïsant ou enjolivant à bon compte leur mode de vie ?

C'est sans doute pour contourner l'un et l'autre écueils que Pascal Bruckner fait le choix, dans *La Maison des anges*, d'une fiction d'allure cynique : son héros éprouve une telle répulsion pour la saleté

des pauvres qu'il décide de les tuer méthodiquement et d'en nettoyer la société, quitte, pour cela, à infiltrer les organisa-

**Réalité des files d'attente dans les soupes populaires, « chapelet humain que la misère égrène »**

tions humanitaires. L'auteur s'en explique d'ailleurs à la fin du roman, en convoquant le souvenir à la source du texte, lequel lui a permis de comprendre qu'avec « *le clochard, la compassion n'est jamais loin de la violence, la charité de la haine* ».

Aucun cynisme en revanche dans le premier roman de Vincent Pieri. C'est en dotant son personnage de SDF d'une lucidité critique qu'il échappe au misérabilisme compassionnel. *Station Rome* se présente comme le journal tenu par un ancien concertiste qu'un événement traumatique a fait basculer dans les marges de la société.

Son passé et le goût pour l'écriture qu'il en garde, seul rempart contre la folie guettant constamment l'homme à la rue, lui confèrent une capacité analytique qui lui permet d'évoquer sans faux-semblants les difficultés, les souffrances subies, mais aussi une certaine forme de choix, une liberté entrevue dans l'errance.

À côté de ces fictions, les portraits de clochards de Robert Giraud, d'abord publiés dans la presse en 1956, avec des titres aussi pittoresques que « L'Amiral, prince des pilons » ou « Pépé le voleur de chiens », et rassemblés aujourd'hui dans le recueil *Le Peuple des berges*, pourraient laisser craindre une approche sensationnaliste. Mais le parcours singulier de Robert Giraud lui-même motive et légitime son projet.

Le journaliste a en effet, de 1947 à 1950, « partagé l'existence des gueux ». Olivier Bailly, le préfacier, rappelle qu'à cette époque, au chômage, récemment divorcé,

Giraud s'est laissé dériver avec les mendiants de Paris, partageant leur quotidien, apprenant les règles de cette société parallèle, même s'il n'a « jamais été clochard au vrai sens du mot, parce qu'il a toujours eu un domicile ». « La "cloche", en argot, c'est le ciel, rappelait souvent le journaliste. Sont clochards tous ceux qui n'ont que le ciel pour toit. » Selon Olivier Bailly, il cherche en fait, dans ces textes, à s'acquitter d'une dette à l'égard de ceux qui lui ont montré « cette image inversée de ce que la société veut donner à voir ».

Il peut ainsi décrire avec précision ce qu'il nomme « les "classiques" de la mendicité » et accorder toute son admiration à « Cloclo », l'un de ces « hommes qui ont réussi à faire de l'art de mendier une manière de chef-d'œuvre ». Son éloge est tempéré par la connaissance qu'il a aussi de la réalité des files d'attente dans les soupes populaires, « chapelet humain que la mi-

sère égrène », où « se retrouvent tous les visages de la détresse », et qui constituent « une terrible leçon d'humilité pour les laudateurs de ce siècle de progrès ». Il peut de même évoquer presque avec gourmandise la gouaille et l'art du récit de bien des marginaux. Il sait d'expérience que « rêveurs, mythomanes, illuminés, s'ils ne le sont pas, les clochards le deviennent. (...) Ils se racontent d'interminables histoires, toujours les mêmes, qu'ils finissent par croire et souvent à faire croire ». Si « le miséreux a toujours été le meilleur gobeur de merveilleux », c'est que « celui-ci fait oublier tant de souffrances ».

Des clochards des années 1950, le SDF de *Station Rome* garde bien des traits, même si son rapport au langage le sépare, croit-il, des autres indigents. « Je mendie, admet-il, j'attends un métro que je ne prends jamais, je cours après les endroits chauffés et gratuits, je fais la queue devant

des églises ou dans des maisons d'associations pour gagner un cassoulet chaud. Comme eux. Mais je ne partage par leurs schémas de pensée, je ne parle pas avec leurs mots. »

De ce postulat de départ, qui permet sans doute le roman mais risquerait d'éloigner artificiellement le personnage de l'expérience réelle de la rue, Vincent Pieri réussit à faire un ressort de la vérité de son évocation. Plus le roman progresse, plus le lecteur prend conscience que, quelles que puissent être la force structurante du langage et les ressources culturelles initiales du SDF, c'est toujours la précarité de l'existence et la marginalisation concomitante qui l'emportent et constituent le piège le plus terrible.

Qu'il soit plus cultivé que d'autres n'y change rien : si, comme bien des pauvres, il se rend à la bibliothèque du Centre Georges-Pompidou (lire l'interview de Serge

## Polar : le SDF du bois de Vincennes

Le cadavre d'un SDF a été signalé dans le métro parisien. La description de ses agresseurs est plutôt floue et l'identité de la victime inconnue. Pour le capitaine Mehrlicht et ses lieutenants, l'enquête s'annonce difficile. Le témoignage d'un cafetier fait cependant avancer à grands pas. L'homme était un journaliste réputé, lauréat du prix Albert-Londres pour une série de reportages sur la pauvreté en Ile-de-France dans lesquels il incriminait les services publics. Pendant six mois, il s'était fait passer pour un SDF afin d'infiltrer des bidonvilles du 19<sup>e</sup> arrondissement et de la Seine-Saint-Denis. Avant de disparaître, il donnait des cours d'alphabétisation au bois de Vincennes. En marge de la ville, Nicolas Lebel a imaginé un territoire divisé en villages, celui des Nomades, des Indigènes, des Lapins (SDF salariés), qui font du troc entre eux, se rendent des services et versent une dime à un pseudo-gouverneur pour assurer leur sécurité. Misant davantage sur l'humour de ses personnages que sur le réalisme de son intrigue, ce plaisant polar rend un hommage appuyé à Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*, et à Michel Audiard, le dialoguiste des *Tontons flingueurs*. ■ Macha Séry  
► *L'Heure des fous*, de Nicolas Lebel, Marabooks, 384 p., 19,90 €.



*Paugam ci-dessous), c'est parce qu'elle est, dit-il, « un de nos repaires favoris, (...) c'est nous, les cloches, qui en faisons l'ouverture » On peut « s'affaler dans un des fauteuils moelleux du premier étage et dormir Enfin dormir » C'est aussi « un des*

## **Des hommes et des femmes qui « paient d'une incommensurable misère une liberté toute relative »**

*rars endroits dans Paris, a peu près propre, où l'on peut chier derrière un verrou et au chaud » Et l'écriture ne l'empêchera pas de croire aux histoires qu'il se raconte pour atténuer ses souffrances Peut-être même le conduira-t-elle à une folie encore plus définitive*

C'est le poids insurmontable de ce mode de vie que le héros de *La Maison des anges* ne comprend pas Lui ne voit que « le laisser-aller des épaves urbaines » et « la maladie des débris humains qui tenaient à peine debout et faisaient corps avec leurs déchets », dérogeant à « la pudeur que l'on se doit à soi-même et aux autres » Plutôt qu'un véritable tableau des pauvres et des mendiants d'aujourd'hui, Pascal Bruckner brosse un portrait glaçant de la bonne conscience et du refoulé de nos sociétés contemporaines à leur regard

« On ne pardonne pas à celui qui s'abaisse, écrit-il, de vous abaisser en même temps, de vous tirer vers la fange Dans sa perdition, il suscite en nous une sorte d'horreur sacrée puisqu'une mince frontière sépare la vie courante de l'abjection » Le roman a la tonalité cynique tient finalement de la fable Et ce n'est que dans

cette perspective que l'on peut lire sans gêne le retournement final où le héros finit par trouver ces pauvres « beaux Ils étaient ses frères en vulnérabilité une collection de bonnes bouilles, malgré leurs sales gueules Des princes, oui, et sublimes dans leur dénuement Ils manifestaient une persévérance magnifique dans la désintégration »

Avec ces évocations des hommes et des femmes qui, comme le dit Robert Giraud, « paient d'une incommensurable misère une liberté toute relative », les écrivains interrogent ainsi la relation de la société à ses marges et à son envers, « cette indifférence feinte, écrit Vincent Péri, ce coup d'œil rapide, en coin, avant d'accélérer le pas, cette peur de regarder (le clochard) dans les yeux, comme un des (siens) » Et réussissent tous les trois, en lui montrant ses pauvres, à forcer la société à observer son propre reflet ■

## La Maison des anges

**de Pascal Bruckner,**  
Grasset, 320 p., 22 €.

Jeune agent immobilier, Antonin manque la vente d'un bien de luxe parce qu'un SDF éméché effraie les éventuels acquéreurs Dès lors, le jeune homme ne voit plus que la misère humaine autour de lui Au lieu d'en être ému, il en est profondément dégoûté et décide de tuer un maximum de sans-abri Il se fait embaucher à la Maison des anges, une association d'aide humanitaire, pour approcher ses proies

## Station Rome

**de Vincent Péri,**  
Mercure de France, 240 p., 18,50 €.

Raphael est un ancien pianiste devenu SDF Il tient son journal, pour ne pas devenir fou et garder la preuve de ce qu'il vit au quotidien Un jour, sur le quai de la station Rome, à Paris, il croise une jeune femme ressemblant à la violoncelliste qu'il a connue et aimée avant de devenir clochard Ecrase sous toutes les difficultés de la vie dans la rue, il semble ne tenir que grâce à la perspective de revoir cette femme



## Le Peuple des berges

**de Robert Giraud,**

Le Dilettante, 128 p., 12 €  
(en librairie le 10 avril).

En 1956, Robert Giraud publie dans *Qui ? Détective* une série de neuf articles regroupés sous le titre « La vie secrète des clochards » Ces textes sont republiés aujourd'hui, et préfacés par Olivier Bailly On y découvre une galerie de personnages misérables, hirsutes mais aussi inventifs, la face sombre de Paris, que la société urbaine s'efforce de reléguer dans ses marges pour ne pas la voir.

# Serge Paugam : « A la bibliothèque, des érudits qui vivent d'un revenu minimum »

La BPI, dans le Centre Pompidou, à Paris, accueille, en plus des étudiants et chercheurs qui y travaillent, de nombreux pauvres. Qui sont-ils ? Qu'y font-ils ? L'équipe du sociologue Serge Paugam a enquêté sur place

## ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR  
JULIE CLARINI

Curieuse de mieux connaître la catégorie des usagers les plus pauvres, la direction de la Bibliothèque publique d'information (BPI) du Centre Georges-Pompidou (Paris) a commandé une enquête à l'équipe de recherche sur les inégalités sociales que dirige le sociologue Serge Paugam. De leurs longues heures d'observation et d'entretiens, Serge Paugam et Camila Giorgetti ont tiré un livre, *Des pauvres à la bibliothèque*. Découverte des nombreux usages possibles d'une bibliothèque, de l'accès à Internet pour retrouver du travail aux radiateurs pour se réchauffer, en passant par la dégustation d'un repas de Noël dans un cadre... prestigieux

**La pauvreté est une condition que, la plupart du temps, on s'efforce de cacher. Comment avez-vous rencontré les personnes que vous avez interrogées ?**

D'abord, quand on se promène dans l'enceinte de cette bibliothèque, on est frappé par les cas les plus extrêmes, ceux qui rentrent avec des sacs en plastique contenant toutes leurs affaires ou ceux qui ont des vêtements élimés, sales, etc. On les remarque aussitôt. C'est la pauvreté des marginaux de Paris, des sans-abri. Mais la difficulté était en effet de reconnaître ceux qui ne se distinguent pas des chômeurs, par exemple, les étudiants très pauvres, les allocataires du RSA (revenu de solidarité active)... Notre idée a été de nous fondre dans la communauté

des usagers et de rester là à voir ce qui se passe. Les bibliothécaires, qui connaissent certains usagers, nous ont donné des pistes. Et puis c'est de l'observation très fine, une façon de se tenir, de s'habiller, des regards dans le vide, des somnolences, des détails qui jurent un peu.

**DES PAUVRES À LA BIBLIOTHÈQUE. ENQUÊTE AU CENTRE POMPIDOU, de Serge Paugam et Camila Giorgetti, PUF, « Le lien social », 208 p., 22 €.**

Comme cette femme extrêmement soignée, tirée à quatre épingles, mais qui se promenait en chaussons dans la bibliothèque, voilà le type de petites choses qui pouvait attirer notre attention ! Parfois aussi il s'agissait de personnes qui veulent absolument arriver en costume,

qui adoptent un style VRP. Cette nécessité d'afficher un « statut » est souvent un indice

**Lors de vos précédents travaux, vous avez discerné trois phases dans le processus de « disqualification sociale » qui touche les pauvres : d'abord la fragilité (chômage, « déclassement »), puis la dépendance (aux minima sociaux, notamment), enfin la rupture des liens sociaux. Les personnes proches de cette dernière catégorie viennent à la bibliothèque pour survivre. Qu'y font les autres ?**

Les personnes confrontées à la « fragilité » veulent conjurer leurs difficultés, elles viennent pour retrouver un emploi et mobilisent toutes les ressources de la BPI : l'espace d'autoformation, la presse, les ressources Internet. Très souvent, elles adoptent les horaires des salariés, quittent le lieu vers 17h30-18 heures. Elles

évitent le contact avec ceux qui sont en très grande difficulté, parce qu'être assimilé à ces personnes, que la société juge indésirables, peut représenter à leurs yeux un véritable danger. Elles se confient aussi très peu. Elles ne veulent pas que leur situation objective puisse être connue. L'espace qu'elles affectionnent est celui de l'autoformation, seules dans des box, face à leur volonté de s'en sortir.

**Les personnes proches de la dépendance, au contraire, recherchent de la compagnie...**

Oui, ces personnes sont pauvres depuis si longtemps qu'elles acceptent leur condition d'assistée comme un pis-aller. Découragées, elles n'espèrent plus une insertion sur le marché de l'emploi. Elles viennent trouver à s'occuper et apprécient les rencontres. Pour certains, en particulier les retraités, c'est une seconde maison. Il est possible d'y apporter son repas et de le prendre à la cafétéria, d'y regarder la télé. Ils ont leur petit emploi du temps quotidien, régulier. On a recueilli aussi de très belles histoires, y compris des histoires d'amour. Certaines personnes se retrouvent, notamment dans le coin des télévisions du monde, comme au bistrot ou à la pétanque. D'autres trouvent là le support de leurs rêves, elles se propulsent dans des projets souvent chimériques, d'études ou de roman. La bibliothèque est le moyen de jouer un rôle dans un monde un peu fantasmé. On y croise cette population d'artistes ou d'intellectuels que Paris attire et qui rencontrent de grosses difficultés. On croise aussi d'anciens étudiants, au RSA, qui ont raté leurs études. La bibliothèque leur permet de rester dans ce monde intellectuel.

**Cette pauvreté « cultivée » vous a-t-elle étonné ?**

Oui, j'avoue que j'ai été un peu surpris par ces érudits qui vivent d'un revenu minimum. Ils passent leur temps à se cultiver et en savent beaucoup plus que vous sur certains sujets. Ainsi ce « professeur » – il se présente comme un ancien prof de fac – qui vient tous les jours, qui tient salon et qui fait les poubelles de la bibliothèque. Ce phénomène est sans doute plus prononcé à Paris et dans cette bibliothèque. Mais il révèle aussi un visage actuel de la pauvreté : les longues études n'en protègent pas entièrement.

**La sociabilité, disait le sociologue Georg Simmel, c'est faire « comme si tous étaient égaux ». Mais pourquoi, au fond, tout le monde accepte-t-il de jouer ce jeu à la BPI ?**

Je crois que, pour beaucoup, les étudiants y compris, c'est un moyen de vivre et de travailler au quotidien dans une ambiance ouverte et démocratique. À la BPI, on n'est pas forcément tenu à une pure rigueur intellectuelle, on peut aller se détendre à l'espace musique ou vers les télévisions. Un brillant universitaire ne compte pas plus qu'un chômeur en fin de droits. On peut parler en ce sens d'un apprentissage de la citoyenneté. Il y a aussi une catégorie d'étudiants de banlieue pour qui c'est une promotion de venir dans ce temple de la culture, sans prendre le risque de se retrouver avec des gens d'un milieu supérieur susceptibles d'imposer des normes dévalorisantes pour eux.

Mais attention, il y a aussi des frictions, des énervements, des exaspérations. Ce n'est pas un monde idéal mais, malgré tout, c'est un horizon démocratique possible. ■

## Extraits

*« Il n'en avait pas voulu au premier clochard, il y a cinq mois, de lui avoir fait rater sa vente mais d'avoir oublié les bornes de la décence. Comme les avait oubliées celui qui se soulageait dans le métro. Le premier ne s'était pas respecté, perdant du même coup le droit au respect des autres. Il ne mentait pas la mort, certes, Antonin s'en voulait terriblement, mais à tout le moins une bonne correction de la marechausée. Ces deux individus n'étaient que le symptôme d'un délabrement général. Antonin découvrait la misère du monde avec stupefaction. Il ne l'avait jamais vue, il ne voyait plus qu'elle. Une autre ville émergeait, pouilleuse, loin de la capitale poudrée, ripolinée qu'on vendait aux touristes. Paris n'était pas une fête, Paris était une fiente »*

LA MAISON DES ANGES, PAGES 79-80

*« Il faudrait que j'aie me laver un peu dans les toilettes. Tous les autres doivent être passés maintenant. Etrange endroit que les chiottes de Beaubourg. Un homme épuisé, encrassé par sa nuit, installe son bout de savon et son rasoir sur un lavabo. A ses côtés, un étudiant mal réveillé s'asperge la figure avant de commencer sa longue journée d'étude. Ils ne se regardent pas. Qu'y a-t-il de commun entre eux ? Rien. Si ce n'est les chiottes. Beaubourg est un des rares endroits dans Paris, à peu près propre, où l'on peut chier derrière un verrou et au chaud. C'est peut-être dans cette cellule, face à la merde quotidienne que nous devons expulser de notre corps, que nous nous ressemblons le plus. Pauvres étudiants, contraints de partager l'odeur de nos tripes malades »*

STATION ROME, PAGES 91-92

*« Dans la cloche, on commence par bricoler, brocanter, biffiner, faire des corvees, et puis on glisse lentement, mais sûrement, à la mendicite. Question d'entraînement, d'exemple. En effet, pour boire, le clochard n'est reçu que dans certains établissements spécialisés dans ce genre de clientèle. Là, il retrouve les loqueteux fortunés, ceux qui "se défendent". Ce sont les mendiants. On est tente, et on devient torpilleur à son tour, membre de la grande confrérie des mendiants écumeurs de Paris ( ) Le mendiant fait de la psychologie sans le savoir, par une succession de chocs, il oblige un client, presque toujours pressé de passer, à mettre la main au portemonnaie. Du reste, la technique a évolué, elle s'est adaptée au monde moderne »*

LE PEUPLE DES BERGES, PAGES 39-40